

Sexualité, institution et handicap mental.

Françoise disait que la liberté, c'est pouvoir dire je t'aime à quelqu'un.

A lire son roman autobiographique, *Avant la nuit*, Arenas semble être un joyeux libertin. Pourtant à y regarder de près, il nous raconte le contraire. Sous la dictature de Castro, il n'est pas bon d'être homosexuel. Or, nous dit Arenas, si les gens y risquent leur liberté, c'est moins par goût ou par nature que parce qu'ils y reconquièrent leur dignité. Arenas est moins libertin que libertaire. En prison, il refuse tout acte sexuel car il n'y est pas libre. Pour lui, la sexualité n'a rien à voir avec une quelconque libération des corps. C'est de la libération de l'énonciation et de l'écriture qu'il y va. Se dire comme être sexué, être de désir et de parole, c'est s'autoriser à vivre. C'est l'acte instituant par excellence puisqu'on s'y dit en reprenant à son compte la langue maternelle qui nous été imposée et qui nous a institués comme êtres de langage.

Nous aurions tort de limiter la sexualité à la reproduction et à la jouissance. Croire qu'elle relèverait de l'instinct de survie et du plaisir c'est passer à côté de ce à quoi elle nous convie. C'est du point de vue existentiel qu'il faut l'aborder. La vie n'a pas besoin de la sexualité pour se poursuivre car elle est capable de se dupliquer. La sexualité est le moyen par lequel elle fait apparaître de la différence et de l'altérité. C'est par cette complexité que la vie permet l'avènement de l'être unique et singulier. Parler de sexualité est donc parler de l'existence dans la mesure où exister n'est pas vivre mais être présent à la vie, y répondre en son nom, selon sa personnalité ou son style.

La sexualité est au centre de notre identité puisqu'elle est ce par quoi nous sommes uniques tout en étant à la fois identiques et différents les uns des autres. Elle nous tombe dessus sans crier gare. C'est une réalité de fait. Il nous échoit de l'habiter. Elle est le lieu de la rencontre de l'individu avec le monde, autrui et lui-même. Se reconnaître comme être sexué, c'est reconnaître qu'on est des êtres de relation. Il faut prendre la mesure de cette réalité. Être un être de relation veut dire que la vérité de mon être n'est pas en moi en tant qu'individu au sens monadique du terme, mais en moi en tant qu'être dialogique. C'est admettre qu'au lieu de soi est autrui - que ce soi n'est pas donné car il se construit dans un devenir qui passe par autrui.

Parce que la sexualité place l'altérité au sein de l'identité, elle nous place devant notre liberté. En introduisant à l'altérité, elle est l'acte instituant par lui-même dans la mesure où elle brise tout système totalisant clos sur lui-même. Tout ce qui est institué, programmé, ordonné est désormais troué, traversé, creusé, par l'être qui s'énonce dans la différence et institue le geste même du renouveau. Puisque ma vérité - le chemin qui me conduit vers celui que je deviens - passe par autrui, c'est qu'elle ne m'appartient pas. C'est que je n'ai pas en moi mon propre fondement et que je ne peux pas prendre appui sur moi-même. Bref, c'est que je dépends d'autrui. L'existence est donc l'épreuve de la vulnérabilité. Or s'en remettre à autrui n'est chose aisée ! Que se passe-t-il s'il ne répond pas ? La peur d'être abandonné, de ne pas être appelé ou de ne pas être reçu nous impose de faire un choix, la confiance ou la méfiance ; c'est-à-dire l'ouverture ou le repli.

Comme êtres dialogiques nous cherchons à partager nos désirs. Nous espérons être reconnus, relayés, reliés, accompagnés. Nous cherchons plus à être rejoints dans nos désirs qu'à les assouvir. La peur de ne pas être attendu et entendu nous pousse au contraire à prendre ce que nous espérons recevoir. Cette peur nous conduit à nous méfier de notre réalité charnelle car ce qui nous touche nous inquiète. Nous avons peur de la passion au sens où la passion relève de l'éprouvé, de l'épreuve de la chair, de la passivité et de l'empathie, de la sympathie, de la compassion et des autres passions du cœur.

En plaçant l'altérité au centre de notre être, la sexualité nous demande à vivre de réceptivité, de vivre dans la faille, dans la vulnérabilité et dans la fragilité. Nous vivons dans et de ce qui ne se maîtrise pas. Rien n'est plus inquiétant ! Chacune à sa manière chacune, les grandes sagesse du monde nous montrent comment faire face à ce pathos. Certaines prônent le détachement, d'autres la maîtrise, d'autres encore l'acquiescement à la chair et l'abandon à la vie nue.

Aux Coquelicots, nous abordons la question de la sexualité, de la passion, du point de vue de l'abandon. Nous nous interrogeons ensemble, travailleurs et bénéficiaires, sur ce que vivre veut dire quand l'existence est à la limite de la vie nue. Chacun a à inventer sa manière de vivre sa sexualité, sa manière d'être en relation avec autrui, sa façon de vivre et d'être. La question est de savoir quelle place donner à l'autre, à l'amour et au désir. Nous ne cherchons pas à normaliser le rapport amoureux, mais à exister dans un vivre-ensemble viable qui promeut la vie.

Spinoza nous y aide. Dans son *Éthique*, il décrit deux manières d'être vivant, l'une terne qu'il nomme *passions tristes*, l'autre lumineuse qu'il appelle *passions joyeuses*. En soi, aucune n'est mauvaise car aucune ne relève du mal. Cependant à l'inverse des passions joyeuses qui ouvrent à de nouveaux horizons, les passions tristes sont pauvres, répétitives et stériles. Selon notre manière de vivre notre bonheur s'amenuise ou s'accroît. L'enjeu est de transmuter la passion triste en passion joyeuse.

Notre travail s'inscrit dans ce mouvement. Il nous échoit de soutenir, de permettre et d'autoriser cette conversion d'une passion triste, où le pathos s'est enlisé dans le marasme, en une passion joyeuse où il se remet en marche. Mais comment faire ? Dans son roman, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Tournier illustre ce retournement. Robinson est isolé et esseulé. Il est tombé hors du monde. En détaillant les étapes par lesquelles le rapport à autrui se déstructure, Tournier décrit ce qu'est une sexualité sans lien à l'autre, à savoir une régression vers la terre-mère et les forces chthoniennes. Il fallut l'arrivée de Vendredi pour arracher Robinson à cette fascination et l'inviter à revenir à la relation. Cela ne se fut pas sans mal !

Spinoza l'avait compris, il est impossible de vivre sans aimer, de vivre sans tendresse ajouterait Bourvil. C'est ainsi que le naufragé en arrive à aimer mal, voire à aimer la haine et la souffrance. Aux Coquelicots, nous jouons de cette notion de naufragé. Ne sommes-nous pas tous, peu ou prou, des naufragés de la vie, égarés sur une île perdue, tombés du monde, les uns parce qu'ils sont handicapés, les autres parce qu'ils veulent témoigner de la possibilité de la conversion et de la relève ?

Simon nous disait qu'il était beau tant qu'il était dans le ventre de sa mère... c'est quand elle l'a vu que tout s'est effondré ! Dans notre quotidien nous devons faire face à ces effondrements. Les personnes que nous accompagnons portent la désolation de leur famille. Elles portent une faute ontologique. Elles manifestent la manière dont leur famille a assumé cette blessure narcissique. Leurs rapports à autrui en est le reflet. Bien souvent, elles restent désarmées face à l'amour, quand elles ne le fuient pas. Certaines sont infantiles, maladroites ou craintives. D'autres sont si démunies ou si blessées que l'amour leur fait mal et qu'elles réagissent avec violence. La plupart du temps, elles sont pétrifiées à l'idée d'aimer, sidérées face à la jouissance des corps, figées dans les bras de leur conjoint, agglutinées les unes aux autres, avalées et phagocytées par des ogres maladroits qui ne le sont que par hasard.

Ces vécus ne sont pas pathologiques. Ils sont profondément humains. Dans son roman *Le Parfum*, Suskind relate l'histoire de Jean-Baptiste Grenouille. N'ayant pas été aimé, Jean *Sexualité, institution et handicap mental*. O. Philippart de Foy, septembre 2014.

Baptiste manipula et séduisit les gens. Mais dans un éclair de lucidité, il comprit qu'il ne sert à rien d'être adulé car en vérité, n'ayant pas été aimé il ne pourra jamais aimer. C'est qu'il ne suffit pas d'exister dans le regard l'autre, il faut encore être apprécié pour soi-même. Il est impossible d'aimer sans avoir été aimé, sans avoir été invité à aimer et sans avoir été la source de la joie d'autrui. L'amour est un élan en attente d'invitation qui ne se donne qu'à avoir été reçu. Nous en sommes tous là !

Nous distinguons quatre modalités amoureuses. Elles correspondent aux stades décrits par les Pères de l'église, à savoir, *pornéia*, *éros*, *philos* et *agapè*. Chaque modalité contient sa part de plaisir, de rencontre et de souffrance. Ces modalités sont plus des voies de l'égarement que des stades d'évolution. Notre expérience indique qu'il s'agit moins d'arracher l'être humain d'une quelconque nature égoïste et lui imposer de force une culture de l'altruisme que de l'aider à ne pas se rabattre par dépit et ratés sur des passions tristes. Loin de vouloir supprimer, sublimer ou limiter le plaisir, notre job est de faire advenir une ouverture qui empêche la totalisation et le repli sur soi.

Le niveau premier est anthropophage. C'est le moment de la dévoration et de l'engloutissement. L'autre, comme dans *Le Petit Chaperon Rouge*, y est avalé tout rond ou, comme dans la mythologie, déchiqueté et démembré. Personne n'existe pour soi-même. Chacun est un morceau de l'autre. C'est le moment de la pornographie. C'est le stade de la préhension. L'enjeu y est d'épuiser le désir, de combler le manque et de se repaître dans une impression d'absolu. On y consomme autrui, les corps et le monde. On y sature l'espace et autrui de notre présence. Il s'y agit d'apprendre à se limiter, à comprendre que ma liberté s'arrête là où celle de l'autre commence.

Le second niveau est idolâtre. C'est le moment de la vénération. L'autre est apprécié pour ce qu'il est, à savoir sa beauté qui nous échappe. Il s'y agit de vivre dans son regard, de chercher à lui plaire ou à lui déplaire. On s'y découvre comme étant la joie d'autrui ou la source de son malheur. C'est le lieu de l'érotisme au sens où il y va de l'énigme du désir de l'autre. C'est le lieu de l'échange, du donnant-donnant. On y apprend que ma liberté commence là où celle de l'autre commence.

Le troisième moment est celui de l'amitié. L'autre y est apprécié et reconnu comme être libre. Il peut aimer ou ne pas aimer, il peut accepter notre amour ou le refuser, mais quel que soit son choix il est apprécié pour et par cette liberté. C'est le lieu de la confiance et du respect. On s'y reçoit dans la liberté de l'autre. C'est ici, dans l'intimité et la pudeur, que se dévoile ce qui échappe au dévoilement. C'est dans ce retrait, où ils se donnent, que les amants se découvrent comme étant au-delà de toute clôture, de toute maîtrise et de toute possession. On y apprend à recevoir et à écouter la part d'altérité qui est en nous. On s'y pardonne.

Au premier stade on prend, au second on échange au troisième on reçoit. Le quatrième stade, quant à lui, est le moment de la transmission et du témoignage. On y donne ce qu'on a reçu sans attendre de retour mais dans l'espoir que ce don sera relancé plus loin et ailleurs. On accepte de passer en passant le relais et en faisant passer autrui devant soi. On s'abandonne à la vie nue.

Ce qui permet de passer d'un stade à l'autre est la confiance. Il y va d'un sentiment de sécurité fondamental, d'une assise ontologique. Il s'agit d'avoir été porté et appelé à la joie. Lionel nous disait, « maman et papa ils m'aiment, je suis beau ». L'être humain n'a ni écaille ni plume ni fourrure. Il est nu. L'environnement fait mal quand on s'y cogne. Il faut toute la douceur du parent pour que le toucher devienne une invitation à aller de l'avant. L'homme ne vit pas dans une niche écologique, mais dans un monde. C'est la relation qui fait d'un environnement un monde habitable. C'est elle qui nous soutient et nous rejoint dans notre élan amoureux. C'est

elle qui nous apprend à habiter notre chair. En nous invitant à la caresse, elle nous permet d'entrer en tendresse. En un mot, c'est elle qui tisse notre peau.

Cette attention à la vulnérabilité d'autrui est l'essence de l'institution. La clinique nous montre que dès que l'institution s'estompe le rapport à l'autre s'écroule, la peau disparaît et l'être humain colle à l'autre et au monde dans une fusion à plaie ouverte... tout comme Robinson ou un grand brûlé, il est écorché, les nerfs à vif ! Mais qu'est-ce que l'institution ? L'institution est l'interface, l'entre-deux entre moi et l'autre, entre l'intérieur et l'extérieur. Elle est un espace-temps transitionnel qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre parce qu'elle appartient à la fois à l'un et à l'autre et, de manière fractale, à l'un et aux autres et aux uns et aux autres. Elle est le dialogue. L'institution est le dialogue amoureux. L'institution, la liberté et la sexualité sont une seule et même réalité. Il y va d'un même élan qui autorise la différence et interdit d'épuiser l'autre. Entrer en dialogue et y être invité, c'est se dire dans la relation. S'énoncer dans la sexualité n'est pas se raconter ou se livrer. C'est se mettre en réserve en laissant apparaître le silence, la chair et la vie nue. Il s'agit de laisser advenir cette chair qui ne prend rien, qui ne veut rien et qui ne sait rien, de se laisser aller à cette vie nue qui s'abandonne en toute confiance à la relation. C'est dans ce grand relâchement que l'être que je suis s'énonce en disant à l'autre Viens je suis là. C'est là, dans ce va et vient où se lie sexualité, liberté et institution que nous nous rencontrons par-delà toute appréhension et toute préhension.

Le problème apparaît lorsque l'institution se cristallise, se minéralise et se sédimente. Il serait cependant trop court de lui faire porter cette responsabilité car ce sont les hommes qui cautionnent cette pétrification. Quand l'homme a peur de ne pas être reçu, il moralise ou instrumentalise la passion. Les gens blessés par amour parlent de la sexualité en termes crus, grossiers ou techniques. L'institution peut alors servir la peur. Face au prêtre qui réprima la sexualité, le marquis de Sade imagina la libérer. Mais en lui ôtant toute dimension pathique, il l'instrumentalisa et, à l'instar du prêtre, il l'institutionnalisa drastiquement ! Établir un programme par moral ou instrumentalisation c'est tuer la sexualité et prendre du pouvoir sur les corps et les esprits. La sexualité nous rappelle que la loi est faite pour l'homme et non l'inverse. La question est de savoir comment faire pour que l'institution soit un lieu de vie au service de la sexualité et non un camp de morts-vivants et d'ectoplasmes au service du clonage et de l'identique.

C'est en acceptant d'être touchés par autrui et en osant l'énonciation que nous apprenons à unifier nos émois et à dépasser nos peurs de vivre. C'est en vivant les avec les autres que nous devenons des personnes les unes pour les autres. C'est par ces relations tissées de ces petites choses du quotidien que nous découvrons que si rien ne nous est dû, nous n'avons rien à prendre car tout nous est donné. En cheminant nous passons du cramponnement au lâcher-prise, de l'inquiétude à la sérénité, des passions tristes aux passions joyeuses. Nous suivons donc un seul et même chemin qui se creuse en une multiplicité de sous-chemins. Peu importe le septième ciel, nous apprenons à percevoir la lueur du ciel là où on est.

Dans notre travail nous nous demandons comment faire apparaître cette lueur joyeuse dans la rencontre. Pointons quelques situations. Fabienne est empêtrée dans un deuil insoluble. Elle aime en ayant peur que son amoureux ne meurt. Elle s'accroche à lui et l'empêche de vivre ! Martin aime comme un père. Il décide pour son amoureux et choisit pour elle. C'est la crise quand elle résiste ! Antonin a une fiancée mais préfère aller au bordel pour faire l'amour... Marcelle ne peut aimer que si son amoureux souffre ! Josiane a besoin d'érotiser son couple en rendant les autres jaloux. Sylvain aime une fille à plat sur papier plastifié. Il lui arrive de l'embrasser ! Germain ne peut aimer que les amoureuses choisies par sa mère. Il lui arrive de rompre contre son gré... c'est qu'en ayant été dans le ventre de sa mère, sa mère sait qui il aime mieux que lui-même, dit-il ! Marco frappe et raquette sa fiancée qui aime ces jeux violents !

En travaillant la relation dans le quotidien, nous introduisons la limite qui permet de scander le flux émotionnel et le rendre viable. Nous analysons ces situations dans nos ateliers débats. Nous cherchons à repérer les enjeux et à trouver d'autres solutions. En fait, nous apprenons à vivre dans la nuance et la complexité. Bien souvent les personnes ne possèdent qu'un mot pour dire tout un panel d'émotions. En parlant, elles découvrent des teintes spécifiques. Elles peuvent alors relativiser leurs enjeux et les habiter de manière plus adulte. Explorer les modalités du rapport à l'autre en y cherchant la joie, c'est apprendre à différencier les sensations des émotions et des sentiments, c'est aussi apprendre à distinguer le plaisir du bien-être et de la joie.

Dans ces ateliers nous réfléchissons aussi sur les règles du vivre-ensemble. On imagine ce qui se passerait s'il n'y en avait pas, on cherche à en comprendre le sens, on les remet en cause, on les interprète et parfois on les modifie ou les limite par des exceptions. Le fil conducteur est simple : il est interdit de manger l'autre. Ces réflexions invitent chaque personne à s'impliquer dans le vivre-ensemble en tant que personne à part entière. Peu importe le projet, qu'il s'agisse de maternage sexuel ou d'un accompagnement dans le quotidien, l'important est de faire apparaître cette ouverture qui introduit à la liberté et permet de se dire dans nos vulnérabilités.

Nous prenons notes des débats et des entretiens car nous savons à quel point les PHM aiment voir et savoir leurs paroles écrites. N'est pas l'indice que pour elles, comme pour Arenas, c'est l'énonciation qui est l'essentiel ?

On aura compris que ce qui nous importe est la personne en tant qu'elle s'énonce dans sa vulnérabilité et dans son élan amoureux. L'essentiel n'est pas la façon dont elle vit sa sexualité. Les problèmes pratiques sont secondaires à la relation. Ce qui nous importe est qu'elle puisse goûter à la joie de la relation. Or pour y goûter, il faut avoir creusé en soi la chambre nuptiale, c'est-à-dire le lieu de l'intime. C'est ce lieu de l'intime que nous cherchons à constituer avec elles car ce lieu dépend et relève de l'altérité puisqu'il n'y a pas d'intimité sans un rapport à autrui. Ce n'est qu'à partir du moment où l'on fait face à autrui qu'on peut se découvrir soi-même comme être dialogique et se rencontrer dans la joie. Il est bon de se souvenir que le mot Joie vient de l'indoeuropéen Yug qui veut dire lien ! Ce qui nous lie est la Joie ; c'est-à-dire l'obligation à s'accueillir les uns les autres puisque la Joie n'est qu'à être partagée.

Radiguet écrivait que les amants finissent toujours par trahir leur amour, non par imprudence, mais par le fait que l'amour tend à s'énoncer et la joie, à se partager. Nous avons tous découvert qu'il nous arrive de nous donner plus dans un regard ou un petit geste que dans l'étreinte. Hofmannsthal écrivait qu'aucune étreinte ne peut tenir les promesses de la rencontre. Nous savons que dans l'étreinte nous ne pouvons échapper au fait que nous nous absentons et qu'au moment où l'on croyait atteindre l'autre, il s'absente et s'échappe. Tout se passe comme si la pleine présence à l'autre et à soi-même était trop vive et trop intense, comme si nous n'étions pas en mesure d'accueillir l'accueil. Dantes lui-même ne disait-il pas que la joie du Paradis est plus effroyable que les affres de l'Enfer ? C'est qu'il en faut de la confiance pour s'abandonner à l'autre, à la chair et à la vie nue. Nous le savons, tout comme on ne peut être bien dans l'étreinte que lorsqu'on est en paix en soi-même, nous ne pouvons être bien dans nos vies que si nous sommes en paix dans la relation. Le poète ne laisse-t-il pas entendre que le moment le plus doux est celui où l'on s'endort dans les bras de l'aimé, dans le silence et l'abandon à la pure présence ? Pour nous, la sexualité nous rappelle avant tout que nous ne sommes pas des objets du monde, mais des êtres présents au monde. Cette présence amoureuse à la vie est l'horizon que nous suivons, c'est l'horizon régulateur de notre projet institutionnel.

En abordant la sexualité du point de vue existentiel nous avons voulu montrer combien il est important d'aider une personne à oser s'énoncer comme être de parole et de désir, comme être libre et sexué. Pour nous, c'est de ce point de vue que doivent être pensées les questions pratiques et leurs impasses. Cette réflexion nous amène alors à soulever un problème : que faisons-nous quand nous militons pour le droit à la sexualité de la PHM ? Il est narcissiquement agréable de se sentir du côté des libérateurs. Mais est-ce d'une libération qu'il y va ? Dans une société perverse, consumériste et individualiste, la jouissance n'est-elle pas le mot d'ordre, n'est-elle pas cherchée pour elle-même au détriment de la relation, de la liberté, de l'énonciation et de l'intimité ? Reconduire ce slogan au monde du handicap ne serait-ce pas alors un désaveu, une manière de camoufler que nous n'avons rien d'autre à proposer à la PHM que ce devoir de jouissance ? N'est-ce pas une manière de nous dédouaner et de l'abandonner ? Comment s'assurer que nous soutenons bien des passions de joie ? A trop faire l'ange on fait la bête disait Pascal. De la joie à l'obscénité, de l'institution à la prostitution, il n'y a qu'un pas... un faux pas ! C'est le lieu de la conversion dirait Spinoza. Le moment de vérité. C'est là qu'aura lieu la rencontre... ou pas. C'est là que nous nous reconnaitrons frères en vulnérabilité... ou pas. C'est là que nous nous humaniserons... ou pas.

Olivier Philippart de Foy, éducateur spécialisé, philosophe, systémicien, assume la fonction de direction au SAJA Les Coquelicots, collaborateur au service d'anthropologie philosophique de l'ULG (sous la direction de Jean-Renaud Seba).